Les + du mag' - novembre 2017

Mémoire de Magny

Textes : Simone Cocouz
Illustration librement inspirée : Cécile Brissard
(Dessin au crayon de couleur aquarellable avec un filtre Photoshop)

Cressely, dans ma tête.

Simone Cocouz avait 2 ans et demi la première fois qu'elle est arrivée à Magny-les-Hameaux. Elle occupe encore la maison familiale. Elle nous parle de « son » Cressely, des souvenirs d'enfant qu'elle nous livre à ceux de la femme militante qu'elle est devenue…

Mes premiers souvenirs de Cressely datent de 1944, à un âge dont en général on ne se souvient pas. Mais à circonstances exceptionnelles… j'avais deux ans et demi, ma famille venait là pour se cacher. C'était la guerre, l'occupation. Restent des images, des moments, pas forcément dans le bon ordre mais bien réels.

Avant, mon père, encore Roumain, artisan sculpteur sur bois et encadreur à Paris, qui employait un jeune apprenti, Louis, avait sympathisé avec l'inspecteur du travail, Monsieur Champagnat, passé pour vérifications.

Mes parents s'étaient fortuitement trouvés près de la place d'Alésia et de l'actuelle avenue du Général Leclerc, au moment de l'entrée des troupes allemandes par le sud de Paris, et racontaient que, si certains pleuraient, d'autres applaudissaient….

À Paris, occupé, mon père avait reçu la visite d'un de ses fournisseurs (collabo ?), accompagné de « notables » allemands, lui proposant d'encadrer des photos d'Hitler. Il avança qu'il n'avait pas les fournitures, qu'il travaillait seul, que la commande était trop importante pour être honorée dans les temps… on lui objecta qu'il aurait tous les moyens nécessaires… il demanda à réfléchir…. Il fut aussi dénoncé par lettre anonyme comme communiste et détenant des armes, ce qui valut une visite minutieuse de l'atelier et de l'appartement parisiens. Hasard : il fut convoqué par les services allemands installés au Quai d'Orsay. On conseilla à ma mère, Française, de s'y rendre et de dire qu'il avait disparu : à elle, on laissa quelques jours pour me placer et partir à la place de mon père en Allemagne. Monsieur Champagnat, qui avait une maison avant-guerre tout au bout de l'actuelle place du 8 mai 1945, et qui était dans la Résistance, conseilla de partir d'urgence, trouva une chambre pour nous héberger chez Monsieur et Madame Foucher, route de Versailles.

Magny en temps de guerre

Dès notre arrivée, images de soldats allemands passant dans la rue, tranchée creusée dans un jardin pour s'abriter en cas de bombardement, fusées éclairantes précédant les pilonnages aériens de la gare de triage de Trappes. Leur couleur me reste présente : un rose doré/saumoné extraordinaire, qui me faisait dire : « encore », sans la moindre conscience de ce que cela représentait comme danger !

Voisine de notre chambre du premier étage, Madame Gasnier, avec qui nous sommes toujours restés proches, avait son atelier de couturière. Un jour qu'elle me gardait pendant que ma mère était partie, à pied, au Mérantais (couvent des Petites Sœurs de l'Assomption), espérant y trouver du ravitaillement, il y eut un bombardement. À la fin de sa vie, elle en parlait encore : elle s'était demandé ce qu'elle pourrait faire de moi si ma mère, sous les bombes, ne revenait pas.

Mon père, qui prenait quelquefois le risque d'aller à Paris voir ce qui se passait chez nous, a lui aussi frisé la catastrophe lors d'un bombardement de la gare de Versailles Chantiers. Autre risque, sans doute : il a planté et récolté du tabac dans un terrain inoccupé en face de chez nous. Était-ce illégal pendant la guerre ? L'envie de fumer par temps de pénurie était plus forte…

On parlait de résistants dans le secteur ; d'un soldat allemand abattu, et enterré à proximité de la chapelle de Cressely (devenue église Sainte-Marie), avec son casque posé sur une croix. Quand le fils de Madame Delafond, frère de Madame Sauger, la fermière de Gomberville, a été tué, la charrue a fait disparaître toute trace de la tombe. Chez les Gasnier on allait prendre les nouvelles captées sur un poste radio à galène… quand ça marchait.

Une ville accueillante

Derrière la chapelle, il n'y avait que des champs, bordés surtout de pommiers, et de poiriers…. Magny-les-Hameaux était encore surtout un territoire rural, de cultures, d'élevage, avec plusieurs fermes : pas de quartier du Buisson, ni de quartier de l'Hôtel de Ville. À Cressely, déjà des maisons et la création de jardins ouvriers. Pour se cacher ou pour cultiver de quoi se nourrir, certains se sont plus ou moins installés sur des terrains, dans les règles du Plan Local d'Occupation des Sols, et c'est ainsi que j'ai toujours connu beaucoup de personnes d'origine étrangère, arménienne en particulier, mais aussi italienne, russe, polonaise,…

Magny libérée

Enfin, on a parlé de débarquement, puis d'avancement des alliés… on parlait encore de bombardements aériens de la Royal Air Force britannique, bien mieux ciblés que ceux des Américains, plus approximatifs (qui ont tout détruit à Massy-Palaiseau, sauf le pont, qui était l'objectif et qui heureusement est encore là).

On a vu un jour passer des soldats américains, accueillis en sauveurs, dans leurs jeeps, distribuant des chewing-gums, du chocolat, des petits sachets carrés de café en poudre (goût américain, différent du goût français, encore maintenant).

Le grand événement a été le passage de la division Leclerc, fin août 1944. On en parlait (dès la veille ?), dès le matin : ils arrivent !... Ils arrivent !!! … Les mères ont emmené les enfants cueillir des fleurs des champs pour faire des bouquets tricolores : coquelicots, marguerites, bleuets. En début d'après-midi, un gros orage a laissé de grandes mares d'eau, et, quand nous sommes allés nous poster près du café Marty pour voir passer les chars, mon bouquet est tombé dans une flaque ; j'ai pleuré, et du coup j'ai juste aperçu la fin du convoi, qui ne traînait pas en allant sur Paris.

À la Libération, il y eut, sous la Tour Eiffel, la présentation d'un avion américain ayant participé aux combats, sous des projecteurs à la lumière aveuglante : on pouvait monter d'un côté, traverser la carlingue et redescendre, encadré par les soldats américains. À Paris, à de nombreux carrefours, en plus des casernes de pompiers, la foule se rendait aux bals du 14 juillet. À Cressely, c'était devant l'ancien garage Martinelli, à l'emplacement de l'immeuble du carrefour Barbusse/Lemarchand, où j'ai le souvenir de Monsieur Foulon à l'accordéon. Peut-être était-il déjà plombier, avant d'être notre voisin ? Monsieur Girard a été le premier maire d'après-guerre. Quelques femmes, semble-t-il, ont été tondues ; au moins une a épousé un Allemand et a fondé sa famille en Allemagne. C'est la vie, alors que d'autres se sont très bien portés d'avoir pratiqué le marché noir…. comme partout en France, et le temps a passé.

Un téléphone à manivelle

Le café Marty (à l'angle de la rue Henri Barbusse et route de Versailles) était l'un des trois de Cressely, là où est le terrain en jachère, jamais vendu, jamais acheté, à l'angle Henri Barbusse/Joseph Lemarchand. On y allait aussi beaucoup pour téléphoner (un des rares téléphones, à l'époque, encore avec l'appareil noir à manivelle), et les gens qui prenaient le car, en chaussures de ville, y laissaient sabots ou bottes la journée. Car, si la route de Versailles était goudronnée, les autres rues étaient encore en terre battue, ou herbue, et dès qu'il pleuvait se transformaient en fondrières, même l'été, et bien glissantes avec notre terre argileuse.

Un autre café faisait aussi épicerie : Penin était situé à la place du Saintongeais, lié à une épicerie du même nom. On s'y approvisionnait en tout, en arrivant pour les week-ends ou pour les vacances. En face, chez Lapidus, dans ce café, on pouvait aussi jouer au baby-foot (j'étais nulle !). Il y eut là une soirée mémorable, un bal avec crochet animé par Zappy Max, passé à la radio, où j'ai chanté « C'est la samba brésilienne », le tube de cet été-là. Il semble que les Lapidus aussi étaient venu se protéger et sont repartis à Paris, dans la couture.

Il faisait beau pour Pâques 45, sur l'actuelle place du 8 mai, et en jouant dans l'herbe avec les enfants Champagnat je me suis démis le coude droit : pas de transports, encore moins un jour férié, pas de médecin ; c'est un rebouteux, quelque part vers Chevreuse, qui a réparé, de telle sorte que mon coude n'a toujours pas repris sa normalité….

Cultiver son jardin

La vie, le travail et l'école ont repris à Paris. Mon père a eu enfin sa naturalisation (signée Georges Bidault, résistant et homme d'État français). Il a voulu choisir un ancrage en France : mes parents ont acheté la maison en 1947, à côté de celle où nous avions pu nous abriter, et le terrain contigu. C'était un ancien café, avec un puits à l'intérieur avant l'eau courante. Il été aligné sur la partie habitation, agrandie. C'est devenu la maison des week-ends, des vacances ; du jardinage pour les parents : plus cent arbres fruitiers, autant de rosiers, le bêchage, le fauchage à la faux…. Les parents rentraient éreintés le dimanche soir ! Dans le dernier car pour Versailles, on retrouvait le boucher russe, certains voisins arméniens, quelquefois Madame Lebailly et sa fille. On pouvait aussi rentrer par le car Citroën, qui partait de Rambouillet, toujours en retard, passant par Igny, Bièvres … à n'en plus finir jusqu'à Denfert Rochereau. Il y avait les cars Lelièvre, puis Leroux (devenus Savac) et Jouquin pour se rendre à Versailles et Saint-Rémy-lès-Chevreuse pour rejoindre la ligne de Sceaux, ancêtre du RER. En saison, on repartait avec de grands paniers à champignons lourdement remplis de fruits et quelques légumes du jardin. Il y a bien longtemps que Monsieur Champagnat était arrivé avec une des premières 4CV, et les voitures ont commencé à se montrer.

Des champs et des forêts

En vacances, s'il faisait bon le soir, on s'asseyait devant la maison, à regarder le ciel et les étoiles, on parlait avec les promeneurs profitant du calme de la nuit, pourtant troublé par les croassements de grenouilles des nombreuses mares : pas d'éclairage de rue, pas de télévision, pas de voitures. L'eau du robinet (tout le monde ne l'avait pas, tout comme l'électricité) était délicieuse et fraîche, pleine de bulles : elle venait alors de la source de Saint-Lambert. Dès le matin, de la fenêtre on apercevait la dernière maison, blanche, à la hauteur de la rue de la Gerbe d'Or. On partait entre filles à travers champs et à travers bois, où travaillaient les bûcherons en descendant vers la Mérantaise. Souvent je ne savais pas où nous étions, mais elles connaissaient le lieu où elles vivaient, et m'entraînaient. En saison on partait glaner, blé pour les poulaillers, ou pommes de terre. Ma dernière sortie fut vers le Buisson, bien nommé, car ces espaces étaient couverts d'énormes masses de ronces, dont nous mangions les mûres, mais des coups de fusil de chasse une fin d'été m'en ont fait passer le goût !

Des bidons de lait frais

Depuis la guerre, avec les enfants Champagnat, nous allions au lait à Gomberville en fin d'après-midi. Plutôt que par la route, on passait à travers bois, depuis leur jardin, après les barbelés de la clôture et la mare, à travers champs, où paissaient les bovins qui nous coursaient quelquefois et que je déteste

depuis ! Nous attendions la traite du soir, avec nos pots à lait qu'il s'agissait de ne pas renverser au retour. Ce lait entier, il fallait le faire bouillir pour qu'il ne tourne pas, et le lendemain on pouvait, soit récupérer pour un gâteau, soit se délecter de la « peau », très épaisse et bien grasse, au petit-déjeuner. Après cette période héroïque de la petite enfance, quand la population de Cressely a augmenté, Gisèle Delafond Sauger venait avec les bidons dans la partie « café » chez nous pour servir le lait, puis très vite a ouvert une petite maison-laiterie, rue des Écoles. C'était bien avant les règles sanitaires, l'invention des packs, du lait pasteurisé, écrémé, désinfecté…

La ville s'agrandit

Les changements sont venus petit à petit : ouverture de la boulangerie, ouverture de la première école à l'emplacement Blaise Pascal, classe pilote inaugurée par le ministre, et l'école incita certains à rester vivre à Magny…. Le premier enseignant logea chez Madame Drapeau, allée des Roses, en cul-de-sac à l'époque. C'est là que j'ai passé plusieurs mois de juillet en attendant que mes parents viennent en août. C'était le mois des moissons, avec des personnes, des engins et des façons de travailler qui ne ressemblent guère à ceux de maintenant. Les Arméniens des alentours faisaient la cueillette des feuilles encore tendres des vignes, qui poussaient souvent en tonnelles ou sur les clôtures. La fête de Cressely, comme on disait, avait lieu vers le 15 août, avec gens du voyage, stands et manèges, beau temps ou pas. Très vite, il y eut les avions de Toussus-le-Noble, et Guyancourt n'était pas encore fermé : ils étaient là bien avant la plupart des habitants actuels, faisaient un bruit d'enfer. J'ai donc toujours trouvé bizarre qu'ils se plaignent… Louis, l'ancien apprenti de mon père, finit par acheter une maison presque en face de la nôtre.

Accro à la culture !

Le temps a passé, ma vie, mes études étaient à Paris, même si j'ai toujours eu ma chambre à Magny-les-Hameaux et jusqu'à aujourd'hui, où j'ai continué à passer les temps de repos. Mes parents y ont vécu leurs dernières années, y sont enterrés.

La vie m'a ramenée ici aussi. En particulier, dès la création du service culturel, j'ai été très assidue, accro, même ! Je regrette que tous les témoignages recueillis à l'occasion des trente ans du Buisson, sauf erreur, n'aient pas été mieux valorisés et présentés. Quand le Carré de mémoire a été proposé, j'ai été enthousiasmée par cette forme totalement nouvelle de commémorer tant d'épreuves et d'aventures personnelles, avec, toujours, la participation active des jeunes, heureuse du parrainage de Stéphane Hessel.

Pourtant, si j'ai relaté quelques bribes de souvenirs d'une guerre mondiale et la suite, trop vite on a connu les guerres de Corée, d'Indochine, d'Algérie, et tant d'autres plus ou moins occultées, méconnues, niées. Et le scandale est que la guerre continue, que la France est impliquée, participe, qu'on en débat si peu, comme si tout allait bien pour notre démocratie.